

En un mot qui claque bien: Sim's

Une tête blonde apparaît sur la coursive dominant un vaste salon à l’acoustique impeccable. Salut bref et poli avant de retourner jouer avec son frère. Leur père se montre plus studieux. Il répond aux questions sans se dérober devant l’effort de mémoire demandé. C’est son enfance à lui qui intéresse d’abord le visiteur du soir, accueilli à la nuit tombante dans cette belle maison familiale située au centre du village de Courtedoux.

Les dix premières années de sa vie, Simon Seiler les passe de l’autre côté de la frontière. «J’ai grandi entre Audincourt et Sochaux sans en garder des souvenirs impérissables. Il m’arrive de croiser d’anciens camarades de préau au marché de Noël de Montbéliard», note-t-il simplement. Une première décennie vite résumée, sous l’angle de l’apprentissage social.

Fils de pasteur

L’arrivée à Porrentruy change la donne, dans la perception de l’espace public notamment, jusqu’alors peu investi. «Tout d’un coup, c’était Disneyland, un terrain de jeu à l’échelle de la ville», lance le gamin des pavés, fils d’un pasteur qui, à peine installé dans la capitale ajoulote, lui annonce: «Tu peux aller te promener seul dans les rues.» Vraiment, papa? «Je l’entends encore me dire cela, il était en train de repeindre le presbytère.» Oui, vraiment, comme de croiser, dans la continuité de cette liberté accordée, «des gens qui sourient et disent bonjour.» Cadeau princier.



Quand on me demande où je trouve toute cette énergie, je réponds: dans la musique.»

L’enfance heureuse commence ici. On l’envie presque, avant de le retrouver dans le temple de la rue des Annonciades, jouant avec ses chevaliers en Playmobil sous les vitraux de la sacristie, à l’abri des regards. «Mon père n’a jamais exigé de nous, mes sœurs et moi, que l’on participe au culte. Il écrivait ses prédications à la main sur des feuilles A5, dans une langue vivante, avec des mots qui sonnaient juste à mes oreilles, même si la foi, depuis toujours, reste une énigme pour moi. Mes parents se sont rencontrés durant leurs études de théologie à Strasbourg. Ma mère les a interrompues pour nous élever.»

Higelin, pas Sardou

Famille harmonieuse. «Je n’ai pas grand-chose à leur reprocher, j’ai appris très tôt à ne pas mentir, on écoutait de la bonne musique à la maison, Higelin et pas Sardou. Sans eux, je ne serais pas là où je suis, j’ai eu de la chance au tirage», poursuit Simon dont le portrait qui nous rapproche de l’âge adulte croise de bonnes étoiles sur son chemin. Deux enseignants, déjà, ont repéré chez leur jeune élève le goût de l’écriture. Double encouragement par la pratique. «Des pédagogues de rêve. L’un d’eux, Bernard Chapuis, m’a proposé de rédiger le journal de la classe. L’autre, Nicolas Barré, a fait bon accueil à mon travail de maturité consacré au «rap français comme forme de poésie orale», en me soutenant dans la rédaction».

Et l’expression musicale dans tout cela? On y arrive. Elle porte un gilet rouge et des chaussettes blanches qui remontent sous les genoux. Simon



Sim's sur la place des Bannelats à Porrentruy. PHOTO STÉPHANE GERBER

Simon Seiler, de son vrai nom, est enseignant spécialisé le jour, avant d’être, sur scène, l’artiste que l’on connaît. Toute une vie en musique, sa passion de toujours.

est voix 3, «post-mue», chez les Petits Chanteurs de Porrentruy. Il a 12 ans et bientôt 15. Trois ans de cœur, à raison de deux répétitions par semaine, lundi et vendredi, sans compter les concerts annuels sur la scène de l’ancienne salle de l’Inter, quand on pouvait encore fumer et, surtout, applaudir les artistes locaux régulièrement à l’affiche. Les musiques actuelles n’y sont depuis longtemps plus programmées.

Notre interlocuteur le regrette, car cette salle mythique – un petit Olympia de campagne – fut la sienne pendant des années. «C’est le lieu où j’ai le plus joué en live», résume-t-il sans nostalgie. Nous si. Mélancolie tenace mais joyeuse en évoquant – enfin – le diabolin qui sort de sa boîte et devient ce rappeur bondissant connu dans toute la Suisse romande. Son prénom perd une syllabe mais gagne un nom de scène. Ce sera Sim’s, ça l’est toujours, un quart de siècle plus tard.

Artiste rassembleur

Le Jura alors se l’arrache à toutes les saisons, en short l’été dans les open air, en doudoune l’hiver sous chapiteau, il en profite pour parfaire son répertoire, s’imposant peu à peu comme un artiste populaire et rassembleur. Ses illustres confrères se produisent en ville, mais c’est lui, le

petit frère des talus, qui aligne le plus de dates durant l’année. Ils finiront par se rapprocher. Sim’s en repérage sur Couleur 3, Sim’s à Paléo, Sim’s sur la scène lacustre de Festi’Neuch devant 10 000 personnes.

Petit dormeur

Un sportif de salon, adepte du billard, suit à distance ses prestations, sans taire son admiration devant tant d’énergie dépensée. Il fait comment, Sim’s, pour être à chaque fois cet athlète au surmenage scénique bluffant? La réponse compte double: «Il y a un truc biologique, je dors peu depuis toujours», avoue-t-il, «et je peux me montrer très efficace dès le lever du jour. Il y a aussi un choix de vie: j’adore ce que je fais, la musique, qui permet le partage, me donne toute l’énergie nécessaire en retour.»

Son travail au quotidien? «Enseignant spécialisé, au contact d’élèves qui sont mes patients, au sein de l’Unité cantonale pédopsychiatrique (UPP) où l’on peut encore inventer les moyens qui nous permettent d’atteindre nos objectifs.» À commencer bien sûr par le recours à la musique: «Je dirige une chorale, je pratique en groupe de la musique en mouvement, on voyage ensemble dans divers répertoires musicaux qui me font découvrir d’autres styles que le mien.»

Le sien, de style, fait «claquer» les mots et les notes dans une allégresse percussive pleine de poésie. D’engagement aussi. Sim’s ne cachait pas sa colère, il s’est adouci avec l’âge. On l’écoute: «Il y a dans le rap quelque chose d’instantané, qui interpelle immédiatement l’auditeur, là où les chansons françaises peuvent mettre plusieurs écoutes, parfois plusieurs années, à se révéler à la compréhension de chacun. Mais je crois, avec le temps, qu’il n’y a plus vraiment de définition pour la musique que je fais, et c’est tant mieux.»

Voilà, nous y sommes, *Même pas peur*, à la ville comme à la scène, en reprenant cette réplique de l’enfance qui donne son titre à son avant-dernier album. Avec les mots des adultes, cela veut dire quoi? «Je ne saurais pas trop la reformuler autrement. C’est la première chose qui m’est venue quand ma fille Louise est née en 2015, l’année des attentats de Paris.»

Même pas peur, en effet, au moment de rejoindre son père sur la scène du Chant du Gros en 2024, d’un pas tranquille, en sortant de sa coulisse à jardin. La tête blonde sur la mezzanine, c’est elle, debout à côté de son frère au regard d’écureuil. Filiation heureuse. Ce portrait est aussi le leur.

THIERRY MERTENAT

SIX DATES

1981: Naissance à Montbéliard, en mai, le mois de l’élection de François Mitterrand.
2000: Premier concert en public, sur la scène de l’Inter à Porrentruy, avec mon groupe de l’époque, Local Connexion.
2012: Parution de l’album *Dernière arme*. Le titre 30 passe en boucle sur Couleur 3 dans les Repérages. Tout d’un coup, je deviens un artiste romand.
2015: Naissance de ma fille, Louise. On joue à Paléo.
2019: Naissance de mon fils, Malo. On joue à Montreux Jazz.
2024: Je fais la grande scène de Festi’neuch, juste avant les Toulousains de Bigflo & Oli. C’est également l’un des premiers festivals qui m’a fait jouer.

DU TAC-AU-TAC

Votre moyen préféré pour écouter de la musique?
Au casque, sans le moindre doute.

La chanson que vous avez honte d’écouter avec plaisir?
Tout Jean-Jacques Goldman.

Le disque pour survivre sur une île déserte?
L’intégrale des Beatles. J’ai à boire et à manger pour des mois.

Un disque que vous aimeriez entendre à vos funérailles?
What a Wonderful World de Louis Armstrong.

Préférez-vous les disques ou la musique live?
La musique live. Sans concert, je n’aurais jamais fait de disque. Je ne suis pas un musicien de studio.

Un film à l’affiche à recommander?
Dans la jungle d’Emilienne, d’Elena Avdiya, un documentaire tiré de la pièce *Lion ascendant canard*, que nous avons jouée un peu partout en Suisse romande, dans la mise en scène de Laure Donzé. Le film est à voir sur le site rts.ch/play.

L'ACTUALITÉ QUI FÂCHE

La banalisation des discours d’extrême droite, l’américanisation de nos sociétés. Voir la police d’une démocratie occidentale tirer à bout portant sur des manifestants.

L'ACTUALITÉ QUI RAVIT

Les élans de solidarité quand ça compte vraiment, discrets, pas toujours médiatisés, mais bien réels.

L'INSTANTANÉ



C’est l’endroit où j’ai écrit mon dernier album, *À ta place*, seul face aux oliviers, au pied du Luberon, dans le village de Lauris. Quatre mois de résidence artistique en tant que lauréat de la bourse Anne et Robert Bloch, dans la propriété La Sarrazine, en famille, avec ma compagne Géraldine et nos deux enfants.

